



7. Épithète de Séléné.
8. Sous l'influence de l'astrologie notamment, on croyait que l'âme brutalement séparée du corps gardait un lien avec lui jusqu'à la date normalement prévue par l'horoscope. Tout mort prématuré favorisait ainsi le contact avec le monde d'en-bas.
9. Berlin, édition Guilelemus Quandt, 1941-1955. Voir Pascal Charvet, *La Prière, les Hymnes d'Orphée*, préface de Paul Veyne, Paris, Nil Éditions, 1995.
10. Traduction P. Charvet.

## LA LUNE DANS LE ZOHAR

*Raphaël Benamouzig (B/l 2007)*

Ancien élève de l'ENS, il est actuellement interne en dernière année de psychiatrie à Paris, entre le Mexique et le Sénégal, et boxeur amateur.



**L**e mot kabbale signifie en hébreu tradition ou, plus littéralement, réception. Ce terme en est venu à désigner des courants ésotériques ou mystiques du judaïsme. Nous n'aurons ni la place de définir ce qu'est la mystique, ni de refaire l'histoire de la Kabbale. Nous nous contenterons d'introduire le Zohar, texte devenu canonique, non seulement dans cette tradition, mais dans le judaïsme en général. Selon les historiens des religions qui s'y sont intéressés, et parmi eux Gershom Scholem, le Zohar fut probablement rédigé en Espagne au <sup>xiii</sup>e siècle par un ou plusieurs penseurs juifs, dont un certain Moïse de León, à partir de traditions plus anciennes, notamment transmises par des écoles provençales et catalanes. Il se présente comme un long midrach, c'est-à-dire un commentaire des versets bibliques, tout en y mêlant des passages narratifs contant les tribulations d'un groupe de sages autour de Shimon Bar Yohaï (par ailleurs auteur présumé pour les juifs religieux), cela dans un araméen archaïsant. Une de ses singularités, parmi d'autres, est qu'il commente le texte biblique en y retrouvant partout des indices du déploiement d'un monde divin. Tout un système symbolique y est explicité, permettant de se familiariser avec ce monde d'en haut. Et, parmi ces symboles, l'un des plus fréquents est celui de la Lune.

*Et Elohim fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour régner sur le jour,  
et le plus petit luminaire pour régner sur la nuit, et les étoiles.*

Genèse 1, 16

Voici le commentaire talmudique :

Rabbi Chim'on Ben Pazi dit : Il est écrit : *Elohim fit les deux grands luminaires* (Genèse 1, 16), et dans le même verset, il est écrit : *le grand luminaire... et le petit luminaire...*



Cela prouve donc que la Lune est petite, alors pourquoi parle-t-on des deux grands luminaires au début du verset ?

Au début les deux astres étaient identiques, mais la Lune dit au saint béni soit-il :

« Est-ce possible que deux rois utilisent la même couronne ? »

Le saint béni soit-il dit à la Lune : « Va et fais-toi petite. »

La Lune continua : « Maître du monde, parce que j'ai dit une chose sensée, je devrais me diminuer ? »

Il répondit : « Va et éclaire le jour et la nuit. »

Et, en effet, à certains moments on peut voir la Lune, même en plein jour.

La Lune : « Une bougie allumée, en plein midi, à quoi cela sert-il ? »

Il répond : « Va, c'est par toi qu'Israël comptera les jours et les années. »

La Lune : « Le Soleil aussi sert à compter les saisons. »

Il dit : « Va, des justes seront appelés par ton nom. » (Comme Jacob le petit, Samuel le petit, David le petit.)

Le saint béni soit-il vit que la Lune n'était pas satisfaite, alors il dit : « Qu'on apporte une expiation pour moi, qui ai rendu la Lune petite. »

C'est l'explication de rabbi Chim'on Ben Laqich : Pourquoi, pour le sacrifice supplémentaire (*moussaf*) de roch hodech (*la néoménie*), est-il écrit : sacrifice expiatoire pour Dieu ?

Car Dieu a dit : « Ce sacrifice sera une expiation, pour avoir diminué la Lune. »

Sin, la Lune, était le dieu des villes d'Our et de Haran en Sumérie. Abraham abandonna avec son père Our de Chaldée pour aller séjourner à Haran, puis de Haran s'en fut aussi. Peut-être le dieu Sin, « barque lunaire », accompagna-t-il un temps le patriarche en sa transhumance. Abraham est l'homme qui inaugure la grande histoire biblique du peuple hébreu, par son départ (רדך), par l'alliance qu'il conclut avec le seigneur, et par sa descendance.

« Dieu répéta le nom deux fois : Abraham Abraham, pour qu'il s'éveille avec un autre esprit, pour une autre action, avec un nouveau cœur. » (Zohar, 1, 120b)

Ayant fui l'Égypte, le peuple hébreu reçut la loi de Moïse, devant le mont Sinaï (qui, par jeu de mots, pourrait être la montagne de la Lune). Moïse la transmet – ainsi que, dit-on, les enseignements cachés – à Josué qui entra en terre promise, et Josué la transmet à son tour. Il est écrit, dans le Zohar :

« Moïse est mort et le soleil se recroqueville, le temps est venu pour la Lune de faire la loi. Si ces anciens sont partis, la Lune dans le ciel immense est toujours là. » (Li Po)

La Lune dans le ciel semble à nos yeux se remplir et se vider tour à tour, coupe, réceptacle ou récipient, sourire, grimace ou croissant. À cause de ses cycles, de son



apparence lacunaire, de ses tâches, la Lune semble parfois fêlée, fendue – blessée. Et son côté obscur nous reste à jamais, de la Terre, invisible. *Luna* en castillan, Lune, tâche et miroir.

Miroir de la tradition ? Le Zohar qualifie les enseignements de la Kabbale de « paroles nouvelles-anciennes ». *Old eyes my eyes are new moon...* (Allen Ginsberg)

Dans le Zohar, la Lune est un symbole désignant la *présence divine*, la dernière des émanations, la plus proche de l'homme, appelée royauté, celle qui correspond à l'immanence du divin sur terre.

Et l'obscurité il l'appela nuit (Genèse 1,4) :

« il appelle et invite,  
et fait jaillir du côté de l'obscurité une féminité,  
la Lune qui domine la nuit, et cette féminité s'appellera nuit,  
sens de adonāi (mon souverain), maître de toute la Terre. » (Zohar, 1, 16b)

C'est pour elle que le Zohar déploie, de loin, le réseau sémantique et symbolique le plus vaste, le plus abondant. Dans la philosophie d'Aristote ou de Maïmonide, c'est sous la Lune que les êtres se meuvent (et c'est sous elle que sont les choses corruptibles : le *district slum of the universe*, comme le résume astucieusement Arthur Koestler). Au-dessus sont des objets d'une autre nature. Dans le Zohar, au-dessus de la Lune sont les émanations supérieures du divin, symboles de réalités transcendantes, désignées comme l'en haut...

La Lune est symbole par excellence. Dans le système kabbalistique, jamais explicité comme tel par le Zohar, mais sous-jacent à tout son réseau herméneutique, chaque dimension, ou *sefira*, reçoit et s'épand. Le contemporain de la rédaction du Zohar, Joseph Gikatilla (*Cha'arei ora*), appelle cela du mot grec « androgyne ». La Lune est androgyne, elle reçoit et renvoie. Sa passivité n'est pas inactivité (elle est donc « mâle et femelle ») : « elle peut donner à tout ce qui est en dessous d'elle » (Joseph Gikatilla, *Cha'arei ora*).

En tant que coupe, elle est à la fois un lieu de contact et d'épanchement. On retrouve ce caractère dans la figure de Soma dans la mythologie hindoue. Soma est la liqueur oblatrice, la coupe qui la contient, mais aussi la Lune dans les hymnes tardifs du Rig-Veda, dans l'Atharva Veda et les Brâhmana-s. C'est aussi le nom le plus courant de la Lune dans le Mahâbhârata... Soma est la Lune, calice d'ambrosie que boivent les ancêtres et les dieux, et qui s'emplit toujours à nouveau, citerne d'eau de pluie, source des eaux primordiales, source de tout (*Prashna Upanishad*, 1, 5).

« Bien que du point de vue de la création, la Lune soit née la dernière, qu'elle soit le monde le plus bas, il se trouve qu'elle encercle la Terre, et que du point de vue de la réintégration, du point de vue de l'esprit libéré qui veut échapper au monde



terrestre, la sphère lunaire, qui est la sphère du mental, sépare le monde physique, la Terre, de la sphère solaire faite de lumière et d'intelligence. Il nous faut traverser la sphère du mental avant de pouvoir atteindre le Soleil, le monde la vérité, la porte des mondes transcendants. » (*Devatâ tattva*)

Lorsqu'on lit telle ou telle exégèse du Zohar, il faut avoir à l'esprit (ou en note), que « chaque symbole comprend en germe tous les autres ». Que faut-il entendre par symbole ? Tout objet (d'un langage) qui sert à désigner n'importe quoi d'autre (d'extérieur au langage) fonctionne *comme* un symbole. Tout système de correspondance est fait de tels objets : nombres, mots, caractères, lettres, etc. Un symbole est à l'intersection de deux mondes de signes. Pour le Zohar, chaque symbole renvoie à un aspect d'une dimension du divin. « Il ne faut pas penser que l'œil qui est décrit dans la *tora* soit vraiment un œil [...] Ces paroles symboliques [...] représentent les flux qui abondent » (*Cha'arei Ora*, p. 15), précise-t-il. C'est en ce sens que la Lune du Zohar est une *lune de papier*.

Lune de papier aussi parce que le judaïsme kabbalistique considère le texte de la Torah comme le langage secret du monde, son code, comme le codage binaire sous-tend le monde informatique. Cela lui permet d'asseoir ontologiquement son usage des symboles : chaque verset, chaque mot et chaque signe de la Torah renvoient au divin.

Un tel symbolisme est-il pour autant arbitraire ? Si le réseau symbolique s'appuie sur des associations bibliques, et traditionnelles, certaines autres peuvent se retrouver telles quelles dans d'autres traditions ou d'autres littératures. On peut lire la Lune comparée à une coupe (hindouisme, Ibn Farid), à une corne, à la parole (Taliesin), être qualifiée de royale (John Keats) ou de reine de la nuit (Horace), être associée aux plaies (Joyce Mansour), aux meurtrissures (Shmuel Ibn Nagrela), à l'exil et aux mystères (Jules Laforgue), à une jeune fille évidemment, à un œil (« l'œil de la nuit » écrit Pindare), à une bouche bien sûr (on se souvient du chat d'Alice), au « palais du temps » même (Firdousi), etc. Nous sommes ici un pied dans le monde de l'imagination tel que le comprenait Baudelaire : « l'imagination est une faculté [...] qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies » (« Notes nouvelles sur Edgar Poe »). Comme l'écrit Claude Lévi-Strauss : « La pensée mythique [...] bâtit ses palais idéologiques avec les gravats d'un discours social ancien. » (*La Pensée sauvage*)

À la différence de l'allégorie, sa figure ne disparaît pas devant l'abstraction signifiée. Le lien entre symbole et symbolisé est un « lien organique constant » (Yeshaya Tishby, *Michnat hazohar*). Cela vaut aussi comme principe de lecture : la connaissance de la correspondance symbolique du Zohar ne doit jamais effacer la lettre du texte, mais s'y ajouter, et la féconder. Les symboles valent (souvent) pour eux-mêmes.



Cela repose sur un principe antique des traditions religieuses : le monde naturel a une affinité inextricable avec une réalité d'une autre nature. Le signe permet de faire apparaître de l'indicible, il est « imagination épiphanique » (*âlam al-mithâl* chez Ibn Arabî). Il est aussi poétique, puisqu'il mobilise les ressources intimes du langage. Ces ressources sont une danse perpétuelle entre présence et absence, apparition et retrait. Chacun des symboles est comme « immatériel mais terrestre » (selon une formule de Paul Celan) : il ne faut pas seulement le chercher ici (comme un objet concret ou quoi que ce soit de saisissable), mais c'est pourtant là qu'on le trouvera (comme une chose spirituelle). On retrouve dans la mystique cistercienne une compréhension similaire des mots des écritures :

« Aucune de ces significations n'est sans raison d'être ; elles figurent différents aspects du Christ au moyen de réalités différentes : par le bâton, il faut comprendre sa puissance ; par la fleur, son parfum ; par le fruit, la douceur de son goût ; et par le feuillage, la protection pleine de sollicitude avec laquelle il ne cesse d'abriter à l'ombre de ses ailes les petits qui se réfugient en lui [...] » (Bernard de Clairvaux, *À la louange de la vierge mère*)

Le symbole se répète et cette répétition le perfectionne par approximations accumulées. Tous les symboles s'éclairent les uns par les autres, chacun ajoute par lui-même une « puissance » symbolique supplémentaire, un « contenu en au-delà » (Étienne Souriau), une transcendance. D'ailleurs, comme le dit Henry Corbin, « Le symbole [...] n'est jamais *expliqué* une fois pour toutes, mais toujours à déchiffrer de nouveau, de même qu'une partition musicale n'est jamais déchiffrée une fois pour toutes, mais appelle une exécution toujours nouvelle. » Une image symbolique a besoin toujours d'être revécue, reconduite ou, comme un thème de *jazz*, réinterprétée.

Lorsqu'il mentionne les capacités de l'esprit de l'homme, Maïmonide insiste sur son impuissance ; la Kabbale, sur le respect qu'il doit porter au mystère, sur l'émerveillement. Le projet philosophique est une « démystification », il veut s'approcher du divin en rejetant les fausses prières, il cherche à épurer le Nom suprême, à le dénuder. Par contraste, on pourrait dire que la Kabbale veut l'« habiller ». Les deux, en ce sens peuvent s'opposer ou se compléter... Si l'on sait peu de choses sur Moïse de León, on a cependant découvert qu'il possédait une copie personnelle du *Guide*. Abraham Aboulafia se proclamait avec fierté disciple du Cordouan. Pour la Kabbale, toute la création est le signe que le divin s'entoure d'« un vêtement précieux et resplendissant » (Zohar, 1, 1), et se manifeste à travers lui. Maître Eckhart, lecteur de Maïmonide, employa à ce sujet une expression frappante : « saisir le *pelage* de Dieu ».

Ainsi s'exprime rabbi Shim'on, dans l'introduction du Zohar :

« Revenez, valeureux, revenez !

Renouvelons ensemble cette nuit même la parure de la mariée ! » (Zohar, 1, 9a)



Une légende médiévale raconte l'histoire d'une Dame qui ne pouvait apercevoir la licorne qu'à travers un miroir. Le miroir est ici symbole de la fonction de l'imagination. Le langage permet de faire apparaître ce qui autrement n'aurait pas d'existence.

## LUNE ET FOLIE

*Raphaël Benamouzig*

*It is the very error of the moon  
She comes more nearer earth  
than she was wont  
And makes men mad.  
Shakespeare (Othello, V, 2)*

**L**e dieu lunaire Sin, en Mésopotamie, et le dieu lunaire Thôt, en Égypte, étaient tous deux des dieux guérisseurs et patrons des médecins. La Lune a néanmoins toujours été associée à la folie. Nous allons suivre les fils d'une histoire, qui, si elle débute il y a des millénaires, s'inscrit jusque dans un lexique encore en usage de nos jours.

Lorsque les astronomes ont nommé les mers de la Lune qu'ils commençaient à observer avec de plus en plus de précision grâce aux lunettes (les *petites lunes*), avec des attributs classiquement associées à la Lune (sérénité, fécondité, etc.), ils ont donné une part belle à *Mare Crisium*, la mer des crises, la mer de la folie.

En Occident, le mot *lunatique* (*lunaticus*) concernait à l'origine les épileptiques : par extension, le terme en est venu à désigner les fous dans la Rome antique, de même qu'avant le mot *σεληνιακός* (on peut regretter la disparition de cet élégant *séléniaque*). En français, il est fait mention du terme *lunatique* à partir de 1277. Ce terme, *lunaticus*, se retrouve dans les Évangiles selon Matthieu (17, 14). En français (dans la version de Louis Segond) : *Seigneur, aie pitié de mon fils, qui est lunatique, et qui souffre cruellement ; il tombe souvent dans le feu, et souvent dans l'eau* (Vulgate : *quia lunaticus est* ; grec : ὅ τι σεληνιάζεται καὶ).

*Lunaticus*, *seleniakos*, *lunatique*, *lunatic*, *lunatico*, *mondsüchtig* : le vocabulaire lunaire de la folie, malgré ses phases, ne s'est jamais tout à fait éteint.

Dans ce passage du Nouveau Testament, Jésus finit par chasser le démon de l'infortuné *lunatique* le guérissant ainsi de son mal : c'est-à-dire de l'épilepsie, selon Hugh Farmer (1775). Dans l'Antiquité grecque, l'épilepsie était déjà considérée comme un mal sacré et les explications surnaturelles étaient très répandues. Dans son traité consacré à cette maladie, Hippocrate se moque de l'influence divine et, par ailleurs, ne mentionne pas la Lune. Ce qui ne l'empêche pas d'expliquer le mécanisme



pathologique par une obstruction *phlegmatique* des vaisseaux sanguins du cerveau. Il est partisan de la *théorie de l'humidité*, par conséquent de l'influence de la Lune sur les désordres mentaux. Ainsi une maxime hippocratique citée par Hans Heysenck et David Nias (dans *Astrology. Science or Superstition ?*) dit : *quelqu'un qui est saisi d'effroi, de terreur ou de folie durant la nuit est visité par la déesse de la Lune*. Aristote suit l'opinion d'Hippocrate : les variations lunaires entraînent selon lui des variations dans le degré d'humidité du cerveau. Il considère par ailleurs que les enfants ayant des convulsions souffrent davantage à la pleine lune (*Des parties des animaux*, 7, 2).

À leur suite, dans la médecine des humeurs développée à Alexandrie et à Rome, notamment par Galien, la quatrième humeur, l'humeur phlegmatique, est d'ailleurs dirigée par la Lune et dominée par l'élément eau.

On envisage de soigner les désordres humoraux par un allègement des excès et ce sont les débuts de la saignée. L'utilisation de la saignée jusqu'à l'époque moderne est corrélée à l'influence lunaire : puisque la Lune était supposée faire varier le taux d'humidité du corps, des notions sommaires d'astrologie étaient requises chez les personnes chargées de l'application du traitement, pour qu'ils l'administrent aux jours propices. Voici un exemple parmi beaucoup d'autres : Charles VI ratifie un statut du 9 décembre 1400, qui oblige les *chirurgiens-barbiers*, quand bien même sans aucune connaissance médicale, à maîtriser le B.A.-BA astrologique. Le même Charles VI dont les fameuses crises de folie étaient censées se produire à la pleine ou la nouvelle lune...

Néanmoins, au Moyen Âge, il en est déjà pour douter de l'influence de la Lune. Saint Ouen, notamment, écrit (dans sa *Vie de saint Éloi*, au VII<sup>e</sup> siècle, citée par Pierre Saintyves dans son *Astrologie populaire. L'influence de la Lune, folklore et traditions*) :

« Que personne ne craigne d'entreprendre quelque chose à la nouvelle lune, car Dieu a créé cet astre pour marquer le temps et modérer l'obscurité de la nuit, et non point pour faire obstacle aux travaux de qui que ce soit, ni pour rendre les hommes fous, comme les sots le pensent, eux qui croient que les possédés souffrent à cause de la Lune. »

Saint Ouen ne présente pas là une opinion majoritaire. Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, écrit ainsi :

« Il est manifeste que le cerveau est la partie la plus humide du corps humain, selon la remarque d'Aristote. Voilà pourquoi le cerveau est plus spécialement soumis à l'action de la Lune, dont la propriété est d'agir sur les éléments humides. Or, c'est dans le cerveau que résident principalement les forces animales : et c'est ainsi que les démons jettent la perturbation dans l'imagination de l'homme, suivant les phases de la Lune, quand ils remarquent dans le cerveau une disposition favorable à leurs funestes influences. »



Les opinions lunaires qui ont alors cours sont très bien résumées par l'encyclopédiste du XIII<sup>e</sup> siècle Barthélémy l'Anglais (dans son *Liber de propriatibus rerum*, cité par Saintyves) :

« Selon les divers âges de la Lune s'émeuvent les humeurs et les maladies du corps, comme il appert en ceux qui sont lunatiques et en ceux qui tombent du haut mal, qui sont plus troublés en un âge qu'en l'autre (7, 30). Le cerveau, de sa propre nature, suit et sent le cours de la Lune, car quand elle croît, il croît aussi, et quand elle rapetisse, il descroît et se retait en soi-même et n'obéit pas si bien à la vertu de l'âme, ainsi qu'il appert en ceux qui sont lunatiques et en ceux qui tombent du haut mal, qui sont plus tourmentés quand la Lune est nouvelle ou pleine qu'en autre temps. Et c'est ce que dit Aristote au tiers chapitre du douzième livre des bêtes. » (5, 3)

L'hypothèse de la possession démoniaque est souvent préférée par les ecclésiastiques pour faire sens des désordres de l'esprit. Cette étiologie, comme dans le *Malleus Malificarum* de 1486, pouvait être reliée à la Lune, dans la mesure où la nouvelle lune était réputée être une période propice aux démons.

Ailleurs, dans la médecine indienne ayurvédique, les symptômes de folie sont également supposés varier en fonction du cycle lunaire. Le *Susrutasaṃhitā* attribue à la Lune l'exacerbation des troubles mentaux et la possibilité que celle-ci affecte aussi les bien portants.

Le XVI<sup>e</sup> siècle offre de belles heures à la médecine astrologique avec Agrippa, puis le sulfureux Paracelse. Ce dernier pense qu'il existe un éther baignant le cosmos et qui sert de conduit aux influences astrales. Particulièrement, *la médecine qui a trait au cerveau est conduite à lui par la Lune*. À cette théorie se combine une étiologie magnétique : le *spiritus vitae cerebri* était attiré par le pôle Nord. Quand vient la pleine lune, cette force d'attraction peut réveiller les passions sexuelles ou apporter rêves et apparitions, certains sujets étant plus vulnérables que d'autres. Le *spiritus sensitivus* d'un homme faible et sans résistance pouvait ainsi être attiré par la Lune et comme intoxiqué par son influence maléfique.

De l'Antiquité au Moyen Âge et jusqu'à l'ère moderne, il n'est pas rare de recommander de cueillir tel ou tel remède à telle phase de la Lune. Comme le dit Alexandre de Tralles : « le remède devait être cueilli ou ramassé en lune décroissante », qui rapporte aussi que Strabon préconise, contre l'épilepsie, d'arracher une racine de solanum en lune décroissante. Cette opinion a cours jusqu'à Francis Bacon, précurseur de la science expérimentale, qui conseille à ceux qui ont un cerveau trop humide de consommer du *lignus aloe* ou du romarin à la pleine lune. De telles recommandations ont encore droit de cité, et pas seulement durant les leçons des camarades de Harry Potter à Hogwarts : certes pas dans les manuels de médecine, mais dans la





culture *new age* assurément. Au Moyen Âge, plusieurs siècles auparavant, le célèbre homonyme de Francis Bacon, Roger Bacon, craignait que dormir à la pleine lune ne puisse entraîner la mort (le danger de s'exposer à la pleine lune est exprimé depuis au moins Arétée de Cappadoce). Ambroise Paré lui-même, célèbre chirurgien du xvi<sup>e</sup> siècle et propagateur de la ligature des artères, propose d'un côté l'exécution pure et simple de ceux qui prétendent guérir par des pouvoirs magiques. Et d'un autre côté, il conseille de ne pas sortir les nuits de pleine lune pour se protéger de la peste. Quant à Sir Francis Bacon, celui qui a légué à la pensée occidentale sa nouvelle méthode d'investigation et d'induction causale, il est bien connu qu'il s'évanouissait à chaque éclipse de Lune (comme le rapporte entre autres Jules Verne dans *De la Terre à la Lune*) !

La conception artistotélico-hippocratique retrouve une nouvelle vigueur après la diffusion de la théorie de la gravitation, théorie de Newton qui n'est pas sans lien avec une observation assidue de la Lune. Newton, outre qu'il s'inspire de Bacon, avait par ailleurs un fort penchant pour l'astrologie. Dans sa *Cosmologica Sacra* de 1701, Nehemiah Grew, par ailleurs pionnier du microscope, suggère que les menstruations, l'épilepsie et la folie sont les produits de l'attraction gravitationnelle sur les fluides corporels. Trois ans plus tard, la même rationalisation apparaît dans un ouvrage très populaire de Richard Mead (*De Imperio Solis ac Lunae in Corpora humana, & Morbis inde oriundis*), dont l'un des patients n'est autre que... Newton. Le liquide qui baigne notre cerveau serait, selon lui, particulièrement sensible aux marées atmosphériques. En 1747, Krakenstein (dans *De l'influence de la Lune sur la végétation et sur le corps humain*), puis en 1760, Béraud (dans *La Lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale ?*), Hoffman, Wiedeburgius, Hansen, Boissier Sauvages de la Croix, etc., des noms pour nous plus ou moins inconnus, des sommités en leur temps, reprennent cette théorie.

Néanmoins, avec Malpighi en Italie, autre pionnier du microscope, et avec le contemporain de Newton, William Harvey, la médecine d'observation fait rapidement d'immenses progrès, de même que l'astronomie, avec l'utilisation que fait Galilée de la lunette télescopique pour observer la Lune, en 1609, depuis la Basilique Saint-Marc de Venise. « L'on voit que la Lune n'est pas d'une surface égale, lisse et polie comme beaucoup de gens le croient d'elle comme des autres corps célestes », écrit-il. Le vieux système cosmologique, tout comme la médecine astrologique, sont secoués.

Ainsi, trois ans après l'ouvrage de Richard Mead, quand Alexandre Le François présente sa thèse de médecine à Paris intitulée *Est ne aliquod lunae in corpora humana imperium ?*, les médecins présents s'accordent à l'unanimité à répondre non. En Suisse, Simon André Tissot, dans son *Traité de l'épilepsie* de 1770, rejette le lien



entre Lune et épilepsie : une périodicité mensuelle elle-même ne saurait, selon lui, équivaloir à une inférence causale. Zimmerman réfute la thèse de Mead dans son *Traité de l'expérience en général et en particulier de l'art de guérir* de 1774. Arago, à son tour, exprime ses doutes, notamment dans *Des prétendues actions exercées par la Lune sur les êtres animés* (1833).

Les remarques innovantes de Tissot n'empêchent par le Suédois Svante Arrhenius (1859-1927), futur prix Nobel de chimie, de mener une étude sur 9 000 cas de crises d'épilepsie et de trouver une corrélation avec les phases de la Lune (de même que les naissances, les morts, les règles). Il avance l'explication suivante : la pression de l'air serait régulée par la Lune à travers son influence sur les champs électriques... Et il aura un cratère lunaire à son nom (de 40 km). Un autre grand savant suédois du début du XIX<sup>e</sup> siècle (son propre cratère mesure 50 km), Jöns Berzelius, qui nomme le *selenium*, un métal gris, du nom de la déesse grecque de la Lune, Séléné, aurait constaté qu'il souffrait de migraines atroces à chaque nouvelle et pleine lune. Évoquons ici cette anecdote : le facétieux Pierre-Simon de Laplace, dont le modèle d'astronomie mathématique, présenté dans sa *Mécanique céleste*, prévaut encore aujourd'hui, invite Berzelius à dîner un jour de pleine lune. Celui-ci décline l'invitation, victime à nouveau de migraines et on raconte qu'il n'avait alors pas connaissance de l'état de la Lune. Laplace aurait voulu confronter son collègue à l'incohérence de sa supputation. On est en 1818. En 1817, donc un an plus tôt, et de façon indépendante, un dictionnaire médical américain suggère l'existence d'un cycle lunaire aux migraines et propose la formule *hemicrania lunatica*.

Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en Angleterre, on remarque que les médecins préfèrent de plus en plus utiliser le terme *insanity* à la place du traditionnel *lunacy*. Ce dernier terme est cependant repris par les instances juridiques pour désigner le statut *non compos mentis*. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Lord Chief Justice Sir Matthew Hale statue à propos de la folie : selon celle-ci est désigné de « lunacy... parce que la Lune a une grande influence dans toutes les maladies du cerveau ». Un siècle plus tard, le non moins éminent juge Sir William Balckstone écrit : « un lunatique est quelqu'un qui a des intervalles lucides, souvent selon les changements de la Lune », etc. Leurs définitions seraient à citer *in extenso*. Elles eurent une influence importante sur la juridiction et la société anglaises.

Un peu plus tard, et toujours en Angleterre, un autre point de vue influent est celui présenté par John Haslam, l'apothicaire du fameux Bethlem Hospital de Londres entre 1795 et 1816, dans ses *Observations on Madness and Melancholy*. Il prend ses distances avec l'idée, alors très répandue, d'une aggravation des symptômes de folie lors des nuits de pleine lune. Sa curiosité le pousse à se saisir des registres sur une période de deux ans et il rapporte n'avoir trouvé aucune corrélation entre ces deux



phénomènes. Il rappelle que certains directeurs d'asile enchaînaient et mettaient aux fers leurs pensionnaires les jours de pleine lune par crainte d'hypothétiques crises. Selon lui, cependant, si le sommeil peut certes être perturbé à la pleine lune, le reste n'est que fiction et folklore, indigne de toute considération médicale.

En 1845, une loi anglaise, qui offre le statut de patients aux malades mentaux, est nommée *Lunacy Act*. La commission chargée de cette législation s'appelle la *Lunacy Commission*. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on raconte qu'un certain Charles Hyde, mis en examen pour des cambriolages, se défend devant une cour anglaise en arguant de l'influence de la pleine lune et qu'il est acquitté une première fois. Lorsqu'il est de nouveau arrêté, on est moins clément à son égard. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à Londres encore, un autre Charles Hyde fait grand bruit en se défendant d'être responsable des meurtres qu'il a commis, parce que c'était la pleine lune, mais il n'est pas acquitté. Cela ne l'empêche pas d'obtenir, indirectement, une gloire universelle, grâce à un écrivain écossais, Robert Louis Stevenson, qui s'en inspira pour son *The Strange Case of Docteur Jekyll and Mister Hyde*.

En France, au XIX<sup>e</sup> siècle, Joseph Daquin, dans sa *Philosophie de la folie*, parle, à propos de l'influence de la Lune, d'un *fait très bien établi* et, dans une lettre au ministre Chaptal, il décrit même ses expériences avec les aliénés de Chambéry où il exerçait (« notons les variations cliniques selon les phases lunaires »). Esquirol, quant à lui, appelle à la considération que requiert une théorie consacrée par le vocabulaire et les opinions les plus anciennes.

Pascal écrit à propos de la Lune : « De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer. » Et ailleurs : « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes comme par exemple la Lune à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc., car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile. » Pascal nous pardonnera peut-être une curiosité inutile, mais qu'en est-il des effets de la Lune sur la folie, à la lumière de notre conception actuelle de la psychiatrie ? Que penser de la croyance en un *effet lunaire* ? Le *Transylvanian Effect*, comme aime l'appeler la littérature médicale anglo-saxonne, ne serait-il qu'une superstition ?

Niall McCrae (*The Moon and Madness*, 2011) montre comment ce qu'il appelle *the search for lunacy* a commencé dans la littérature médicale statistique en 1961, avec la recherche du psychologue Loren Chapman. Ni lui, ni Alex Pokorny au Texas, en 1964, ni Bauer et Hornick dans le Bronx, en 1968, ne trouvent de corrélation avec les phases de la Lune. Des chercheurs suivent en grand nombre. Quelques-uns mettent en évidence des corrélations plus ou moins fortes, en particulier Arnold Lieber, qui



se fait le chevalier de ce qu'il appelle le *lunar effect*. Ce dernier parle même d'une marée physiologique influencée par la Lune. Néanmoins, comme le rappelle Henri Brochon, si la Lune avait une quelconque influence sur les liquides corporels, celle-ci serait mille fois moins forte qu'un ours en peluche tenu dans les bras. De nombreuses études ont soulevé les erreurs méthodologiques de tels travaux (notamment celles, acerbes, de James Rotton). Cela dit, la croyance restait largement répandue dans certaines professions, comme l'ont montré de nombreuses autres études : parmi les infirmiers psychiatriques, les policiers, les étudiants... Globalement, les médecins se rangeraient plutôt derrière l'opinion exprimée un siècle plus tôt par l'anthropologue britannique Edward Tylor : « That educated people to whom exact weather records are accessible should still find satisfaction in the fanciful lunar rule, is an interesting case of intellectual survival. »

Comment réconcilier l'opinion populaire, l'expérience des professionnels et cette absence globale de résultats probants depuis cinquante ans, malgré quelques études qui posent question ? De nombreux chercheurs ont suivi, sans toujours en être conscients, l'opinion de John Haslam déjà mentionné et d'Étienne Esquirol ou de Forbes Benignus Winslow (*Light : Its Influence on Life and Health*, 1867), et ont imputé les dérangements constatés à l'influence non directement de la Lune, mais de sa lumière. Aujourd'hui, l'effet de la lumière de la Lune n'est rien comparé à une quelconque source d'éclairage artificiel. Dans un article de 1999, les chercheurs Raison, Klein et Steckler proposent donc une lecture historique de cet effet de la lumière. À l'époque des immenses et surpeuplés asiles-prisons des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, il est notamment possible que l'agitation de quelques-uns, excités par la lumière de la pleine lune, en l'absence d'autre éclairage artificiel, aient pu entraîner, par réaction, l'agitation de tous, inscrivant dans la mémoire collective de ceux qui y travaillaient l'idée d'une influence lunaire.

Hans Eysenck (psychologue clinicien en chef du Maudsley Hospital de Londres) et David Nias, déjà cités plus haut, parlent quant à eux de *prophétie autoréalisatrice*. Eysenck considère qu'il faut parler d'effet de suggestion (culturelle). Cette manière de voir les choses peut légitimement s'appliquer à des cas de lycanthropies mais nous ne pourrions nous y attarder ici.

Ramener l'inconnu au connu, voilà qui ne date pas d'hier. Qui peut encore douter que la science d'aujourd'hui sera la superstition de demain ? Actuellement, les spécialistes reconnus des troubles de l'esprit incriminent aussi bien des désordres moléculaires, biochimiques et génétiques que des problématiques sociales, familiales ou environnementales. Le télescope et le microscope ont joué un rôle décisif dans le changement de paradigme qui s'est opéré en Occident, en médecine et en astronomie. Néanmoins, ils n'ont été d'aucune aide pour mettre au jour les mécanismes



des troubles mentaux. Ni éther, ni fluide lunaire n'ont été observés, mais les mécanismes proposés depuis restent controversés. Seule l'épilepsie, que l'on comprend maintenant grâce à la théorie de l'électricité, peut être évaluée par des électroencéphalogrammes (EEG) et elle a été depuis exclue de la spécialité psychiatrique.

L'homme a toujours pu constater l'évolution par crises et rémissions d'un grand nombre de maladies de l'esprit. Supposer une influence lunaire était peut-être une façon, certes sommaire et incommode, de donner sens à ces changements, en les reliant aux mouvements plus généraux du cosmos. Friedrich Koster propose, en 1859 et 1860, dans trois éditions de l'*Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, un texte publié plus tard sous le titre *Untersuchungen über den Einfluss des Mondes auf das periodische Irresein* [Sur l'influence de la Lune dans la folie périodique]. C'est en supposant une alternance lunaire qu'il avance l'hypothèse d'une relation entre la manie et la dépression. Si le lien entre les deux est, pour l'instant, considéré comme désuet, le deuxième a eu de beaux jours devant lui. On sait par ailleurs l'importance de l'idée de *crises* dans les conceptions médicales prémodernes.

Lorsqu'un phénomène est à ce point chargé d'imaginaire, cela ne peut manquer d'avoir des conséquences sur le regard que la science porte sur lui : c'est le cas du feu, comme le montre Gaston Bachelard dans sa *Psychanalyse du feu*, et c'est également le cas de la Lune, *ex-nourrice empoisonneuse de tous les lunatiques*, selon les mots de Baudelaire, tout comme ça l'est de la folie.

## LA LÉGENDE THĂNG CUỘI ET LA FÊTE DE LA MI-AUTOMNE TRUNG THU

Vũ Ngọc Quỳnh

Ancien interne des Hôpitaux de Paris, il est pédiatre et traducteur bilingue (français et vietnamien).



**I**l est une comptine que connaissent bien les enfants du Viêt Nam : *Thăng Cuội* [Le bonhomme Cuội-le Caillou] :

Bóng trắng trắng ngà  
Có cây đa to  
Có thằng Cuội già  
Ôm một mối mợ  
Lặng yên ta nói Cuội nghe  
Ờ trên trăng mãi làm chi ?

Lê Thương, musicien vietnamien